

Ander Izagirre

POTOSÍ

traduit de l'espagnol (Espagne)
par Alfredo Mallet

BAROMÈTRE

Les éditions Baromètre remercient :

Alfredo Mallet pour la traduction de l'œuvre originale

Silvère Long pour la correction des textes

Jean-Joinville Vacher, Franck Poupeau et Jacques Gardon pour leur contribution aux textes de préface et de postface

Marie Antunes pour la réalisation de la couverture

Jeremias Gonzalez pour la photo de couverture

Titre original : Potosí

© 2015, Ander Izagirre, pour la version originale du texte publiée par Libros del KO.

Cette traduction a été publiée en accord avec l'agence littéraire Oh!Books (Espagne) et l'agent littéraire Sophie Savary (France).

© éditions Baromètre, 2022, pour la traduction française.

dépôt légal mars 2022
isbn 978-2-9573915-3-0

Baromètre éditions
Association loi 1901
editionsbarometre.fr

_Du même auteur :

Palestina, ombligo del mundo, 2001, Espagne, Sauré

El Testamento del chacal, 2003, Espagne, Laertes

Cuidadores de mundos, 2008, Espagne, Altair

Trekking de la costa vasca, 2009, Espagne, Edizioac

Groenlandia cruje (y tres historias islandesas),
2012, Espagne, eCicero

Plomo en los bolsillos (Malandanzas, fanfarronadas y locuras
del Tour de Francia), 2012, Espagne, Libros del KO

Mi abuela y diez más, 2013, Espagne, Libros del KO

Regreso a Chernóbil, 2014, Espagne, Gaumin

Todos los caminos de Santiago que cruzan
Euskal Herria, 2014, Espagne, Edizioac

Cansasuelos, seis días a pie por los Apeninos,
2015, Espagne, Libros del KO

Donostia Saint-Sébastien, guide de voyage, 2016, Espagne, Edizioac

El siglo de Luis Ortiz Alfau, 2016, Espagne, Servicio
Central de Publicaciones del Gobierno Vasco

Pirenaica, 2018, Espagne, Planeta

Los sótanos del mundo, 2020, Espagne, Libros del KO

Cómo ganar el giro bebiendo sangre de
buey, 2021, Espagne, Libros del KO

Préface

Au moment où le monde s'engage dans la transition énergétique, les besoins en métaux n'ont jamais été aussi importants. L'extraction des matières premières est plus que jamais stratégique, comme ce fut le cas lors de la révolution industrielle et pendant les deux guerres mondiales. Les cours des métaux remontent, et atteignent pour certains des sommets. L'extraction s'intensifie, toujours plus industrielle, massive, réglementée.

Pourtant, dans certains contextes, cette manne ne profite, une fois de plus, qu'à un petit nombre. Dans plusieurs pays, richesse du sous-sol rime avec pauvreté et vulnérabilité. L'extraction du minerai y est artisanale avec une productivité limitée et des conséquences néfastes sur l'environnement et la santé des travailleurs.

Dans son livre *Potosí*, Ander Izagirre, nous rappelle à quel point la mine a pesé dans l'histoire politique et sociale bolivienne, depuis la conquête espagnole jusqu'à nos jours. Au travers d'une grande fresque historique, entrecoupée de portraits authentiquement humains, il nous donne à voir et à comprendre les déterminants d'une précarité qui côtoie pourtant les plus grandes richesses minérales du monde. Sur les bords du Cerro Rico* de Potosí, cette montagne d'argent qui fit la fortune des conquistadors et de la couronne d'Espagne, nous faisons connaissance avec Alicia, une adolescente qui a grandi dans l'extrême pauvreté en prenant part à l'activité minière pour subvenir

* Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire, p. 231

aux besoins de sa famille. Nous suivons son parcours, les secrets des violences cachées, puis son émancipation comme un chemin d'espoir. Avec Villca, un mineur expérimenté, nous découvrons l'intérieur de la mine, les secrets des pratiques et les traditions ancestrales de ce monde de fierté et de souffrances.

Après les conquistadors, qui exploitèrent pendant plusieurs siècles les gisements boliviens exceptionnellement riches en minerai d'argent, la révolution industrielle focalisa l'intérêt des marchés de matières premières sur l'étain. Ce métal « moderne », indispensable pour protéger l'acier de l'oxydation, a pris une place prépondérante dans le développement minier en Bolivie. L'activité s'est déplacée un temps à Llallagua où le célèbre Simon Patiño bâtit un empire, rivalisant avec les plus grandes fortunes mondiales du début du xx^e siècle. Dans cette petite ville minière perchée dans la cordillère orientale, Ander Izagirre décrit les pratiques des mineurs et l'évolution des rapports de force entre soumission, exploitation et rébellion. Il rappelle le rôle complexe joué par l'Église et la brutalité d'une armée aveugle dans la répression des mineurs du campement Siglo XX*.

Après cette période d'expansion industrielle, de mécanisation et d'investissements gigantesques, la mine bolivienne est revenue à des pratiques d'un autre temps. Ander Izagirre nous aide à comprendre, grâce à son regard à la fois historique et contemporain, les ressorts de cette régression. L'organisation en coopérative, modèle idéalisé et pourtant dévoyé, n'assure pas le minimum décent aux travailleurs qui jouent leur vie dans des mines sans sécurité, sans protection et sans prévention des risques. L'histoire se répète : quelques barons des coopératives font de l'argent pendant que les précaires détruisent leurs poumons en pratiquant l'extraction sans prendre en compte les risques sanitaires. C'est la pire des injustices ; ces jeunes mineurs qui rêvent de sortir de la pauvreté payent le plus cher des prix en compromettant leur santé et leur longévité.

Les mineurs ont un réel pouvoir de blocage ; leur détermination force le respect et provoque la crainte des gouvernements successifs, mais leur capacité à revendiquer la liberté de miner se retourne contre

eux. L'exploitation des précaires n'est plus le fait du grand capitalisme des barons de l'étain, elle est devenue banale.

Sur les bords du Cerro Rico* de Potosí, à plus de 4 000 mètres d'altitude, les temps ont bien changé : la conscience politique, l'information et la communication ont largement évolué tandis que les contre-pouvoirs qui veillent sur les abus de l'exploitation des mineurs sont réels. Pourtant, l'histoire se répète comme une fatalité.

Jacques Gardon

Jacques Gardon est médecin épidémiologiste et directeur de recherche à l'IRD (Institut de recherche pour le développement). Il travaille, notamment, sur l'impact de la pollution métallique dans les cités minières de l'Altiplano bolivien.

À Sara

AU PAYS DES TRÉSORS

« Les femmes ne peuvent pas aller dans la mine, dit Pedro Villca. Imaginez qu'une femme y entre. Alors, lors de sa prochaine menstruation, le filon de minerai disparaît. La Pachamama[®] cache le filon, par pure jalousie. »

Pedro Villca est un vieux mineur, une catégorie improbable en Bolivie. À 59 ans, il n'a plus aucun compagnon de son âge. Il est vivant, dit-il, parce qu'il n'a jamais montré de cupidité. Il n'a jamais travaillé pendant de longues périodes dans la mine. Il n'a jamais vingt-quatre. Entendez qu'il n'a jamais fait des tours de vingt-quatre heures d'affilée sous la terre. Il sortait à la surface, et rentrait quelques mois au village de ses parents pour cultiver des pommes de terre et faire pâturer des lamas. Il laissait ses poumons respirer de l'air pur, pour qu'ils se nettoient de la poussière, puis il retournait à la mine, mais il n'a jamais été dedans quand une poche de gaz asphyxiait ses camarades ou qu'un effondrement de roches les écrasait. Il a le sentiment d'avoir souvent joué gros jeu avec la mort, et il ne veut pas prendre davantage de risques. Il jure qu'il se retirera dans quelques semaines.

Villca mesure un peu plus d'un mètre et demi. Même ainsi, il doit se pencher et marcher en s'abaissant pour ne pas taper avec le casque les poutres d'eucalyptus qui soutiennent la galerie. Il va, courbé avec les bras collés au corps, parce que dans ce tunnel minuscule... « ce n'est qu'une galerie de vers de terre ! »

... parce que dans ce tunnel, il suffit d'écartier les coudes pour toucher le mur gauche et le mur droit en même temps ; il suffit de lever un peu le cou pour toucher le plafond avec le casque. Nous sommes dans une montagne. Autour de nos corps, il y a peu de centimètres d'air et des millions de tonnes de roches compactes. C'est ce qui ressemble le plus à être enterré : il reste seulement cet orifice pour retourner à la surface (pour celui qui sait s'orienter dans le labyrinthe de galeries qui serpentent, se croisent, bifurquent, tournent, montent, descendent : il n'y a rien dans les tunnels, dans les grottes et dans les puits – aucune lumière, aucune brise, aucun son – qui indique si nous retournons à la vie ou si nous nous enfonçons encore plus profondément dans la montagne). On a l'impression qu'il suffirait d'un éternuement pour que la montagne se compacte et écrase cette galerie par laquelle nous avançons comme des insectes, tâtant les murs, marchant avec les pieds et avec les mains.

Difficile de respirer. Dans cette position, ainsi courbés, avec les bras collés au thorax, les poumons se gonflent avec peine. Chaque inspiration est un effort conscient : j'ouvre les fosses nasales et j'absorbe de l'air à quarante degrés, saturé d'humidité, collant comme des boules de coton trempées dans la térébenthine. Il me reste un goût métallique dans le palais, comme si j'étais en train de sucer des pièces de monnaie. C'est la copajira⁸, la sueur acide de la mine, qui suinte le long des murs, qui forme des flaques de boue orange et qui flotte dans la buée.

Villca est sur son terrain. Il s'amuse. Il me propose de nous asseoir un moment et d'éteindre la lumière de mon casque. Ensuite, il éteint la sienne. À peine a-t-il fait clic, que l'obscurité me tombe dessus et m'inonde telle une vague noire qui me traîne à travers la galerie vers les profondeurs de la montagne. Je n'ai pas bougé, mais j'ai senti le mouvement. Une vague de vertige m'a remué le cerveau pendant deux secondes ; j'ai perdu l'équilibre et entendu un bourdonnement dans les oreilles. Je me tiens silencieux, parce que ce connard de Villca est en train de rire. Je respire profondément et sens le battement de la carotide dans ma gorge.

« Putain !

— Allumez-la maintenant, me dit-il. »

J'allume la lampe, je cherche Villca. Son ombre se projette sur le plafond, longue, dédoublée sur les poutres. Il sourit. Je lui demande.

« Et ces poutres ? Elles sont pourries, pliées comme un "V" sous le poids de la montagne. Certaines ont déjà commencé à se briser.

— Les poutres ? Putain, trente ans qu'on ne les change pas. Plus personne n'a de l'argent pour investir dans la sécurité. Dans les équipes, nous sommes peu de mineurs et nous gagnons juste assez pour survivre. Nous exploitons un site, nous prions pour qu'il ne s'effondre pas, puis nous allons dans un autre site. »

Villca va de l'avant. Avec ses 59 ans, il avance avec souplesse. Il se penche, il se redresse, il rampe à quatre pattes et il se relève, je reste à la traîne derrière ; à un tournant de la galerie, je ne le vois plus. Vingt secondes seulement nous sépare, mais je sens un soulagement quand je le revois dans une ligne droite. Nous sommes arrivés dans une galerie plus ample, avec des rails sur le sol, dans laquelle nous pouvons nous tenir debout.

« Vous êtes en forme Don Pedro.

— Je suis encore assez habile, rit-il. Les camarades qui sont encore vivants ont tous le mal de la mine. Beaucoup d'entre eux sont au lit. Mon voisin ne peut pas faire quatre pas sans la bouteille d'oxygène. Il va du lit à la porte et de la porte au lit. Je vais bien, Dieu merci. »

Il montre une cheminée étroite remplie de morceaux de roche qu'il appelle le bouchon.

« Tenez, ça date du temps des Espagnols, de la colonisation. Ils travaillaient avec des marteaux en pierre. Parfois on en trouve un. Dans cette zone, il y a des bouchons, comme celui-ci, pleins de roches, qu'ils laissaient de côté parce qu'ils s'intéressaient uniquement aux filons d'argent pur. Ils les jetaient depuis les niveaux supérieurs, et c'est ainsi que se remplissaient peu à peu les bouchons. Ces roches avaient peu de densité pour les Espagnols, mais pour nous elles en ont beaucoup. Elles sont très riches. Du temps où régnait la Comibol [l'entreprise minière publique], il était interdit de vider les bouchons, pour que la montagne ne s'effondre pas. Maintenant, chacun fait ce qu'il veut.

Certaines équipes exploitent les bouchons, et d'autres exploitent les colonnes de roches laissées par les Espagnols dans les grandes salles. Il faut respecter cela, par sécurité, pour que le plafond ne s'effondre pas. Mais ces colonnes ont un minerai de grande densité. Les mineurs enlèvent les roches, ils les enlèvent peu à peu, tant que ça tient. Jusqu'au jour où ça ne tiendra plus. »

Les joues de Villca sont cuivrées, d'une peau lisse et tendue, mais il a les yeux encadrés par de profonds sillons. Comme si quarante ans de travail souterrain lui avaient gravé un masque. Quand il raconte une histoire terrible, il sourit un peu, par pudeur, et ses yeux s'enfoncent entre les rides – petits yeux, rouges comme des braises, très vifs.

Son fils Federico commença à travailler dans la mine à l'âge de 13 ans. Un jour, alors qu'il aidait un foreur qui était en train de percer le mur, le sol s'enfonça sous leurs pieds. Ils tombèrent de quelques mètres, entraînés par une tempête de roches. Ils purent grimper à nouveau jusqu'à la galerie. Le foreur et le jeune Federico sortirent en courant. Ils étaient encore en train de courir quand un fracas infernal secoua la montagne : un ouragan de poussière les atteignit et les jeta au sol. Derrière eux, toute la galerie s'effondra. Federico sortit enduit de sang et de poussière. Il ne voulut plus jamais entrer dans la mine. Il demanda à travailler sur le chantier d'un immeuble, où il s'affairait à transporter des briques et des sacs de ciment, à l'air libre.

Je suis Villca à travers la grande galerie. Je crois qu'on se dirige enfin vers la sortie, vers une autre entrée de la mine différente de celle que nous avons utilisée il y a deux heures pour entrer, mais je n'ai aucun moyen de le savoir. Je dis « grande galerie » : elle mesure en fait quelque deux mètres et demi de hauteur et quelque trois mètres de largeur. Nous marchons sur des flaques larges et profondes dans l'obscurité. Nos lampes diffusent des taches de lumière jaune sur les murs.

« Ça, c'est une promenade pour demoiselle » dit Villca. Il s'arrête.

Nous entendons l'écoulement des gouttes,
les rumeurs souterraines,
les chuchotements des roches.

Villca se tourne doucement, il balaie l'obscurité de la galerie avec la lumière de son casque. Soudain, il illumine une silhouette humaine, celle d'un homme assis contre le mur, les yeux exorbités et un sourire de fou. C'est le diable. La sculpture d'un diable en argile avec les cornes tortueuses et une bouche très large, s'étirant d'oreille à oreille, dans laquelle se tiennent une douzaine de cigarettes déjà consommées. Villca s'approche en souriant, allume une autre cigarette et la lui met délicatement dans la gueule.

« Tío*, nous sommes ici. »

Le Tío* est l'esprit qui gouverne les profondeurs, le compère des mineurs, le patron qui féconde la Pachamama*, la Terre-Mère, pour qu'elle produise des filons de minerai. Quand il est satisfait, il fait en sorte que les filons apparaissent ; quand il se fâche, il provoque des effondrements. Ce Tío* a les genoux couverts de paquets de cigarettes, de bouteilles d'alcool pur et un enchevêtrement de serpentins, de confettis et de feuilles de coca que les mineurs lui lancent pendant les challas – les fêtes de remerciements. Il sourit avec les jambes écartées, montrant avec fierté son attribut principal : un grand pénis en érection.

Villca dévisse le bouchon d'une petite bouteille d'un demi-litre d'alcool Guabirá Buen Gusto de 96 degrés, celui que boivent les mineurs pendant les pauses, au travail, pur ou coupé avec un peu d'eau et de sucre. Il s'approche de la bouche du Tío* et lui verse une gorgée dans le gosier. L'alcool jaillit par la pointe du pénis. Villca éclate rire.

« Un jour, est venue la vice-ministre Álvarez, vice-ministre des Mines. Elle, nous l'avons laissée entrer, mais je lui ai dit : vous devez embrasser la pointe du membre Madame ; pour qu'une femme puisse entrer dans la mine, elle doit d'abord embrasser la pointe du membre du Tío*. Elle s'est penchée et lui a donné une bise à cet endroit-là. »

Villca rigole et continue de marcher. Au croisement avec une autre galerie, qui coupe la nôtre en diagonale, nous entendons des voix. Il penche la tête et crie : « Grandes putes ! »

En sortant, j'ai envie d'embrasser la

lumière, de boire la lumière, de me badigeonner le visage de lumière.

Mon ombre se déplace le long du versant. Elle grimpe les rochers, elle avance en grandissant puis en s'amenuisant, elle parcourt la montagne. Le Cerro Rico* de Potosí était une majestueuse pyramide rouge quand je l'ai vu avant-hier, au loin ; c'est un dépotoir de décombres quand j'y marche aujourd'hui. La montagne craque sous mes pieds, on dirait que les roches sans assise vont glisser à n'importe quel moment et vont entraîner d'autres dans leur chute et toutes les pierres vont se désagréger et la montagne entière va s'effondrer en une avalanche de huit cents mètres ; elle ensevelirait alors les cabines des gardes, puis les quartiers ouvriers dans les hauteurs ainsi que les places, les rues, les grandes maisons coloniales et les palais baroques – seules resteraient les deux tours de la cathédrale surnageant dans une mer de pierres.

Après cinq cents ans d'exploitation minière, le Cerro Rico* est une montagne émiettée. On continue à lui enlever trois mille ou quatre mille tonnes de roche par jour pour obtenir de l'argent, du plomb, du zinc et de l'étain. Selon les calculs du géologue Osvaldo Arce, elle contient encore 47 824 tonnes d'argent pur : plus que ce qu'on lui a enlevé tout au long de l'histoire. Le problème est qu'il n'y a plus d'argent concentré dans les filons ; il est dispersé en de minuscules veines, en des proportions très basses, et il faudrait détruire, triturer et analyser la montagne entière pour obtenir toute cette quantité.

Les mineurs y paraissent disposés : huit mille, dix mille, douze mille d'entre eux entrent sous terre tous les jours et continuent à perforer. Ils travaillent pour trente-neuf coopératives. À l'extérieur, la grande entreprise Manquiri, propriété d'une multinationale états-unienne, analyse les desmontes* et les pallacos* : ce sont les dépôts gigantesques de roches et de graviers que les mineurs ont extraits pendant des siècles et qu'ils ont écartés parce qu'ils avaient une proportion très basse de minerais. Avec la technologie d'aujourd'hui, il devient rentable pour l'entreprise de traiter ces montagnes de décombres et d'en extraire l'argent et le zinc.

Chaque coup de dynamite ouvre un autre trou dans le Cerro*. Une étude du ministère des Mines a identifié cent-trente-huit zones effon-

drées – certaines récentes, d'autres datant des siècles passés – et elle a signalé aussi beaucoup de points dans le labyrinthe de galeries qui présentent un risque très élevé d'effondrement. Il y a des cavernes immenses, abandonnées par les mineurs, qui sont en train de se fissurer à cause de la corrosion des eaux acides. En 2011, après de fortes pluies, le sommet pointu d'une montagne a commencé à se craqueler et, en peu de jours, on a vu s'ouvrir un cratère de quarante mètres de diamètre et de quarante mètres de profondeur. La montagne atteint les 4 800 mètres d'altitude. Après cet épisode, le gouvernement a interdit l'exploitation minière au-dessus de 4 400 mètres, dans la zone la plus fragilisée.

Le Cerro Rico* est, entre autres choses, une forme. C'est la grande pyramide qui s'élève au-dessus de la ville de Potosí ; c'est la silhouette qui apparaît dans les armoiries nationales de la Bolivie, dans les sceaux, sur les affiches, sur les cartes postales et dans les paysages des tableaux baroques ; c'est un gigantesque monument triangulaire, l'icône des richesses terrestres et des pouvoirs divins. Mais il est en train de s'écrouler. Dans les journaux boliviens, les chroniqueurs manifestent leur crainte que le symbole national ne soit étêté, ou qu'il s'écroule : et là se greffent les métaphores.

Entre-temps, les 10 000 mineurs, peu soucieux du blason national, entrent tous les jours dans la montagne.

Les habitants de Potosí ont peur de l'effondrement final, l'avalanche apocalyptique qui achèverait l'histoire du Cerro Rico*. En son sein gisent les os, ou la poussière des os, de douzaines de milliers de mineurs – depuis le premier Indien esclave, du temps de la colonisation espagnole, jusqu'à Luis Characayo, le foreur qui apparaît dans le journal parce qu'hier on l'a trouvé écrasé par l'effondrement d'une galerie, mort d'un traumatisme cranio-encéphalique et d'asphyxie. On appelle le Cerro Rico* de Potosí « la montagne qui dévore des hommes ».

Qui dévore des hommes.

Alicia Quispe a 14 ans. Elle est

habillée d'un bleu de travail en grosse toile avec des déchirures, les manches pendent au-delà de la paume de ses mains, elle chausse des bottes en caoutchouc trop grandes et un casque de mineur : un casque de « mineuse ». Elle porte ses cheveux noirs attachés en queue-de-cheval, elle a des yeux en amande et un regard toujours fuyant, comme s'il cherchait derrière les gens.

On m'a dit qu'elle sortirait très bientôt. Il est sept heures du matin. C'est ma deuxième visite au Cerro Rico*, et je suis soulagé de ne pas avoir à y entrer de nouveau. Cela ne me fait rien d'attendre sur le terrain devant la mine.

Le terrain est une esplanade de poussière grise, bleutée, à 4 400 mètres d'altitude, à côté d'une des cinq cent soixante-neuf entrées de mine du Cerro Rico* répertoriées dans un rapport récent. Il y a deux voitures Toyota Corolla appartenant aux mineurs et quatre wagonnets pour transporter le minerai, vides et renversés sur le côté – trois d'entre eux très crasseux et paraissant abandonnés – et une pile de rails, pour remplacer ceux de l'intérieur quand les eaux acides les corrodent, quand le passage des wagons chargés les use. Sur le terrain en face de la mine s'élèvent deux maisonnettes construites en pisé et toit de zinc. L'une est le dépôt pour les outils des mineurs, l'autre est la maison où habite Alicia.

Je lis le journal El Potosí. Un autre accident s'est produit hier.

DEUX TRAVAILLEURS MINIERES MEURENT ENSEVELIS À L'INTÉRIEUR D'UNE MINE.

Deux travailleurs miniers de 37 et 41 ans sont décédés après avoir été ensevelis sous une tôle à l'intérieur de la mine Encinas du Cerro Rico de Potosí a informé le procureur départemental, Fidel Castro. Le tragique accident de travail a eu lieu quand tous les deux étaient en train d'extraire le minerai, comme ils le faisaient tous les jours, selon l'enquête préliminaire : « Lamentablement, tous deux sont décédés

suite à l'accident de travail : l'un d'un traumatisme thoracique fermé, l'autre d'un traumatisme encéphalo-crânien fermé. D'après ce que nous savons, il y a eu un éboulement dans la mine et il les a ensevelis. », a affirmé le procureur.

La levée des corps a été effectuée par l'équipe médico-légale du ministère public et des effectifs de la Fuerza Especial de Lucha contra el Crimen (FELCC)¹.

Les familles des mineurs ont recueilli les cadavres pour les inhumer.

Je retrouve des nouvelles similaires régulièrement : des mineurs qui sont morts écrasés par des éboulements, ou parce qu'ils sont tombés dans des puits tandis que, parfois, un autre est touché par une explosion de dynamite ; il y en a même un qui s'est retrouvé coincé entre les barres d'un désagrégateur. Ils meurent par douzaines tous les ans : il faut récolter les données individuelles par-ci, par-là, car il n'y a pas de statistiques claires et complètes. Il y a un autre type de nouvelles que je ne trouve ni dans le journal, ni dans les informations télévisées, ni dans les documentaires – des nouvelles qui ne sont pas des nouvelles. De la silicose rarement. De la violence, jamais.

La montagne tremble. D'abord très doucement, avec une vibration presque imperceptible, ensuite avec une rumeur de métal et de roche qui s'amplifie et s'amplifie jusqu'à devenir un grondement. À l'entrée de la mine, apparaît un wagonnet chargé de pierres qui passe à côté de moi à toute vitesse. Il est poussé par deux mineurs portant bleu de travail, casque et bottes. L'un est grand, l'autre petit. Ils ont les bras tendus contre le chariot, leurs têtes baissées entre leurs épaules et leurs jambes faisant des pas courts et rapides. Ils continuent cinquante mètres plus loin, jusqu'à la fin des rails, au bord d'un remblai. Un troisième mineur les attend là-bas. Il s'approche du chariot, actionne du pied le levier qui libère la trémie et renverse ainsi les roches du

1| Force spéciale de lutte contre le crime (N. d. T.).

wagonnet dans le talus. Deux ou trois fois par semaine, un camion vient chercher les roches accumulées.

Les deux mineurs adultes, celui qui poussait le chariot et celui qui attendait sur le terre-plein, se frottent leurs mains bleues contre leur bleu de travail, sortent des cigarettes d'une poche intérieure et les allument. Il est sept heures et quart du matin, c'est la fin de leur tour.

Le troisième mineur, la forme plus petite qui poussait le chariot, est une mineuse : Alicia Quispe, 14 ans, vêtements de travail trop grands. Un des adultes lui tend une bouteille d'eau et elle en boit une grande lampée.

Je m'approche, je reste à cinquante mètres et me promène un peu sur le terrain à l'entrée de la mine. Je veux croire qu'ils me prendraient pour un touriste, même s'il est tôt. J'ai un sac à dos et un appareil compact avec lequel je fais des photos de la montagne, de l'entrée de la mine, et quand je me tourne vers eux je fais un petit salut de la tête. Alicia me voit, me reconnaît et ne fait rien. Je m'éloigne doucement du terrain en direction de sa maison.

Alicia Quispe n'est pas son vrai nom. Elle préfère le cacher afin de ne pas être expulsée de son travail clandestin – de ce travail qu'un certain dirigeant des coopératives minières me dira qu'il n'existe pas. Il n'existe pas, mais enfin, s'il existait, ce ne serait pas si grave, parce que les enfants, du moment qu'ils habitent ici sur le terrain de la mine, aident leurs familles comme nous autres avons fait, dit-on à la coopérative – comme on a toujours fait, parce que sinon, qu'est-ce qu'ils feraient les enfants du Cerro Rico* ?

Alicia fait un travail qui n'existe pas, un travail pour lequel on la payait vingt pesos par jour – ou mieux, vingt pesos par nuit – un peu plus de deux euros. Maintenant, elle n'est plus payée, mais travaille gratuitement pour solder une dette que les mineurs de la coopérative attribuent à sa mère – une combine pour en faire des esclaves.

Hier, j'ai parlé avec Alicia dans une des salles de classe de la Cepromin, en bas de la montagne, là où les enfants des mines et d'autres enfants qui travaillent (maçons, cireurs de chaussures, femmes de ménage) reçoivent des cours d'appui pour ne pas perdre le rythme

scolaire, où aussi ils mangent des légumes, des œufs, de la viande, autrement dit ce qu'ils ne mangent pas chez eux, dans leurs cabanes, où ils peuvent se doucher à l'eau chaude, passer quelques heures à jouer et lire tranquillement, où personne ne les frappe. Les professeurs m'avaient parlé d'elle : tu dois la rencontrer. La première fois que je l'ai vue, elle était assise à une table à l'écart, à côté de quatre ou cinq filles de son âge qui faisaient leurs devoirs scolaires ; elle feuilletait un livre illustré de Cendrillon. Je suis allé les saluer, et j'ai parlé un peu avec elles ; je les ai interrogées de façon maladroite, et Alicia a été la seule qui m'a posé une question. J'ai bavardé un peu plus avec elle, alors que ses camarades s'en sont retournées à leurs devoirs. À la fin, elle m'a invité à passer chez elle quand je voudrais.

Cepromin est le Centre de promotion minière, une association fondée en 1979, aux derniers moments des dictatures militaires et lors des premiers balbutiements de la démocratie bolivienne. Le syndicalisme minier avait été une des forces les plus puissantes dans la lutte pour la démocratie. Au début des années 1980, les mineurs avaient de l'enthousiasme.

« Ils s'étaient battus pendant de longues années contre les dictatures et c'était leur tour de participer à la démocratie, me dit Cecilia Molina, la directrice de l'organisation, dans son bureau à La Paz. Alors, Cepromin est né pour cela, pour donner une formation politique aux mineurs, pour préparer des dirigeants, avec l'idée que les bénéfices des activités minières ne devaient pas continuer à s'échapper à l'étranger mais devaient servir pour la première fois de l'histoire pour le bénéfice du pays. Et regarde où nous en sommes maintenant. Ceci s'est effondré. Nous travaillons uniquement pour survivre. Regarde nos projets : programme contre la faim, contre la pauvreté extrême et contre le travail des enfants dans les mines. Il y a trente ans, il n'y avait pas de travailleurs non majeurs dans les mines. Ces changements arrivent pour une raison ; derrière la pauvreté, il y a des décisions politiques. En 1985, l'État a abandonné toutes les mines sauf une : il a licencié vingt-trois mille mineurs, il a tout privatisé et a permis la loi de la jungle. Il y a main-

tenant une exploitation épouvantable. Il y a des milliers de mineurs travaillant sans contrat, sans assurance médicale, qui ne cotisent pas pour leurs pensions, recevant un salaire de misère, souvent trompés parce qu'ils ne savent même pas lire, et il y a des entrepreneurs qui s'enrichissent grâce à ce système. Le pire, c'est l'ignorance : il n'y a plus de formation, il n'y a plus aucune conscience de quoi que ce soit, il n'y a aucune résistance. Chaque mineur fait ce qu'il peut pour gagner un peu d'argent, et c'est tout. Puis, ils ont un accident ou la silicose, et ils en restent là, dans la pure misère, eux et leurs familles. Les mines sont beaucoup plus dangereuses qu'avant, parce qu'il n'y a ni technologie ni mesures de sécurité. Ainsi, nous prions le Tío* pour voir s'il nous porte bonheur. Quand meurt le père à 30 ou 35 ans, alors ses enfants doivent entrer à la mine. »

En 2011, le gouvernement bolivien a calculé qu'il y avait trois mille huit cents travailleurs dans les mines qui n'avaient pas atteint leur majorité. Cepromin les estimait à environ treize mille.

« Il est impossible de donner un chiffre précis, disait Molina, parce que les travailleurs sont clandestins, parce que les chiffres augmentent ou diminuent selon les cours du minerai. Ce qui est clair est que s'ils commencent à travailler à 12 ou 14 ans, ils n'atteindront sûrement pas leurs 35 ans. »

Alicia dit au revoir aux deux mineurs et fait quelques pas vers la maisonnette où elle habite avec sa mère, doña Rosa, âgée de 42 ans, et sa sœur Evelyn qui a 4 ans. C'est une espèce de cabine construite en briques grossières de pisé – quatre murs sans fenêtres et un toit en tôles de zinc. Les mineurs l'ont bâtie en plein milieu du terrain de la mine, sur un sol pierreux à 4 400 mètres, où elle est fouettée par tous les vents, et ils ont mis de grosses pierres sur le toit pour qu'il ne s'envole pas. Ici en haut – des nuages de poussière vénéneuse, des rafales de gravillons qui sonnent comme de la grêle – le vent gratte comme s'il avait des griffes.

Les mineurs ont autorisé Alicia et sa famille à vivre ici. Elles peuvent seulement habiter ici, où il est presque impossible de vivre.

Elles habitent une maison située à une des plus hautes altitudes de la planète, dans la dernière et la plus fine couche de vie humaine : au-dessus de 4 400 mètres d'altitude, il ne reste presque plus personne. Alicia, doña Rosa et Evelyn ont au-dessous d'elles 99,9 % de l'humanité, et un peu au-dessus d'elles, n'importe quelle possibilité de vie permanente se termine : il reste peu d'atmosphère sur leurs têtes, une colonne d'air qui pèse moitié moins qu'au niveau de la mer ; avec cette pression atmosphérique si basse, les alvéoles pulmonaires ne réussissent pas à faire passer de l'oxygène dans le sang en quantité suffisante. Certes, les habitants de ces altitudes se sont adaptés graduellement, au cours des millénaires : ils ont des poumons plus grands pour absorber plus d'air à chaque respiration, ils ont plus de sang et plus de globules rouges pour transporter l'oxygène dans le corps. Toutefois, il y a une limite dans la quantité de globules, parce qu'ensuite le sang se fait trop épais ; commencent alors les caillots, les accidents vasculaires cérébraux et les attaques cardiaques. C'est ainsi qu'aucun être humain ne peut vivre de façon permanente au-dessus de 5 500 mètres.

Ici, à 4 400 mètres, tout le monde ne tolère pas cet environnement. Nous, les nouveaux venus, nous avons presque tous mal à la tête ; nous sommes presque tous pris de vertiges et nous avons peur des battements accélérés du cœur. Nous avons besoin de nous acclimater pendant quelques jours – dormir, nous reposer, boire des infusions de coca, multiplier les globules rouges – pour marcher enfin quatre pas sans nous épuiser. Certains ont moins de chance : ils vomissent, s'évanouissent, souffrent de migraines. D'autres ont même des œdèmes : les poumons ou le cerveau se remplissent alors de liquide et ils meurent.

On laisse vivre Alicia ici – où on ne peut pratiquement plus.

La maisonnette est un mirador sur l'Altiplano andin – un plateau d'ocre et de sel qui réverbère sous le soleil, qui s'estompe peu à peu vers le ciel couleur aspirine. Aucun arbre n'y pousse. Tout est pierre et lumière. Ici et là vallonnent quelques collines, mais on a l'impression que le monde arrive déjà fatigué, jusqu'ici en haut, et c'est pour cela que l'irruption du Cerro Rico* est aussi impressionnante : un pic qui s'élève

à 1 000 mètres au-dessus de l'Altiplano déjà fatigué. À la base de la montagne s'étend la ville de Potosí, deux cent mille habitants, avec ses quartiers de petites maisons cubiques aux toits plats, avec son canevas de cellules serrées les unes aux autres, avec une géométrie semblable à une œuvre faite par des insectes. Ou alors un campement de pionniers venus pour extraire la richesse d'une planète inhabitable.

Cette image est juste. Alicia habite sur la montagne d'argent pur qui éblouit les conquistadors espagnols ; c'est le cadeau divin qui récompensa leurs désirs, qui cimenta leur empire et confirma leurs convictions. C'est également le mot quechua qu'adopta le castillan pour nommer, par la meilleure définition, les fortunes impensables : un potosí.

Alicia habite dans le Potosí, le pays des trésors fabuleux.

Maintenant, elle se décide à me saluer et m'invite à entrer dans la maisonnette. La porte est une tôle métallique avec un petit cadenas. Des rubans de couleur bleue et verte pendent au-dessous du seuil de la porte, ainsi que deux fleurs rouges en plastique. L'intérieur est sombre, le sol est en terre battue, la vue requiert un certain temps avant de percevoir les détails. Peu à peu, je vois que la maisonnette en briques, un box de six mètres sur trois, a les murs intérieurs couverts d'une couche de chaux qui se lézarde, et j'entends le sifflement du vent entre les fentes. À certains endroits, les fentes sont bouchées avec des cartons – par exemple avec une silhouette de la petite sirène de Disney qui sourit, assise sur une roche au fond de la mer, à côté d'un poisson jaune qui sourit lui aussi et d'un crabe rouge aux yeux exorbités qui lève ses pinces avec enthousiasme. Une tache d'humidité sur le mur tombe de ce fond marin en carton de Disney. Des fuites d'eau font de la boue sur le sol. Dans la pénombre, je distingue une petite cuisinière à gaz sur une table ainsi qu'un lit avec des couvertures épaisses sur lequel dorment la mère et les deux filles. Il y a aussi une demi-douzaine de sacs de toile pour garder les habits, trois vieilles chaises en plastique et une autre petite table sur laquelle elles mangent et sur laquelle Alicia a l'habitude de faire les devoirs de l'école.

Alicia ouvre son poing et me montre trois pierres de couleur gris

plomb, traversées par des taches brillantes : des particules d'argent. Elle les a subtilisées dans la mine.

Elle enveloppe les pierres dans du papier journal, garde le paquet dans un sac à dos d'école et s'en va dans un coin de la petite maison, derrière les sacs de toile, pour se changer. Elle enlève son bleu de travail et met des jeans, une veste de jogging bleue et un bonnet en laine. Elle prend son sac à dos. Nous sortons de la maisonnette et nous nous mettons en marche vers le bas de la montagne.

Elle a 14 ans, et ses mains sont tannées, desséchées, blanchies par la poussière de la montagne.

Le vent balaie les versants de la montagne, entraîne les roches triturées, fait craquer le terril. La poussière du Cerro Rico* rentre dans les yeux, se met entre les molaires et se loge dans les poumons ; elle contient beaucoup d'arsenic, qui est cancérigène, ainsi que du cadmium, du zinc, du chrome et du plomb qui s'accumulent dans le sang, l'enveniment peu à peu, accélèrent les maladies, épuisent le corps. Cette poussière contient aussi de l'argent, entre 120 et 150 grammes par tonne. N'importe quel visiteur s'en va avec quelques particules d'argent de Potosí dans ses poumons. À cause de ces particules, afin de séparer ces fragments de tout le reste, Alicia vit dans la maisonnette en pisé sur la montagne.

« Avant, j'allais vendre les pierres à Pailaviri. Là-bas, les touristes achètent beaucoup. Mais les enfants de Pailaviri m'ont chassée, parce qu'eux aussi les vendent. Maintenant, je descends à la place.

— On vend bien à la place ?

— Oui, on vend. Mais il y a des policiers. »

On entend de lointaines explosions souterraines. De la poussière grise s'élève ; elle monte haut dans le ciel, retombe lentement, se pose sur les personnes, se pose sur les versants. Ensuite passent des camions qui la soulèvent à nouveau.

Nous descendons au quartier des mineurs, d'abord par des rues terreuses, ensuite par des rues asphaltées avec des trottoirs, et nous continuons à descendre deux kilomètres jusqu'à la Plaza 10 de novembre qui a des jardins, des fontaines et des bancs. C'est l'ancienne Plaza

del Regocijo, le cœur colonial de Potosí. Si nous regardons depuis la place vers le sud, par-dessus les temples et les palais, nous verrons la pyramide imposante du Cerro Rico*. Deux silhouettes féminines, élevées sur la place, se découpent contre la montagne : une statue de la Justice qui tient sa balance et une statue de la Liberté qui dresse sa torche. Aux pieds de la Justice et de la Liberté, sur un banc de la place, Alicia sort de son sac à dos une boîte en bois ouverte comprenant une grille de neuf compartiments. Elle déballe les trois pierres argentifères d'aujourd'hui et d'autres qu'elle a dans d'autres paquets ; elle les met dans les compartiments de la boîte.

Avant, elle allait au secteur minier de Pailaviri, le plus ancien de la montagne, en fonctionnement depuis le ^{xvi}e siècle, pour vendre des pierres aux touristes qui suivent des parcours guidés dans les galeries. Depuis que les enfants de Pailaviri l'ont chassée, elle descend à la place et s'installe au coin des rues Ayacucho et Quijarro. Par-là passent les touristes qui vont visiter la Casa de la Moneda*. Elle leur montre la boîte ouverte avec les pierres bien visibles.

« Madame, achetez du minerai d'argent. Argent de Potosí madame. »

Elle demande cinq petits pesos, dix petits pesos. Pour une des pierres, une jeune touriste lui donne vingt pesos. C'est exactement la même somme qu'elle recevait pour toute une nuit à pousser des wagonnets dans la mine, avant qu'on ne l'oblige à travailler gratuitement. D'autres jours, raconte Alicia, certains touristes lui ont même donné cinquante pesos pour une pierre. Cependant, les guides des groupes touristiques et les policiers chassent souvent de la place les enfants vendeurs à la sauvette. Elle regarde toujours les alentours.

À cent cinquante mètres de la place, la Casa de la Moneda* est une forteresse baroque tout en pierre taillée, aux murs hauts et larges, avec cinq cours intérieures et deux cents salles ainsi que des plafonds en cèdre et des grilles en fer basque forgé. La Casa conserve les vieilles machines espagnoles à frapper la monnaie : les fours pour fondre les cônes d'argent extraits du Cerro Rico*, les lingotières où on versait l'argent en fusion pour le mouler

ainsi que les laminoirs fabriqués à Cadix qui étaient embarqués en pièces détachées jusqu'à Buenos Aires. On les montait ensuite à dos de mulet – quatre mille kilos de fer et quatre mille de bois – jusqu'à Potosí. Dans un des sous-sols, on visite les grandes roues qui, impulsées par des mulets, transmettaient le mouvement aux laminoirs à l'étage supérieur.

En plus des bêtes, il y avait aussi des Indiens travaillant dans les fours et les machines, surveillés par des gardes. Ils étaient stimulés à coups de cravache, et on les enfermait parfois dans les cachots de l'édifice. Les meilleurs artisans numismatiques de l'Empire s'affairaient à des tâches nobles, minéralogistes, fondeurs, ciseleurs, gardes des coins et balanciers. Dans les premiers temps des Espagnols, Potosí produisait des pièces martelées : des pièces de monnaie irrégulières moulées à coups de marteau. Les laminoirs apportés depuis Cadix coupaient des disques d'argent parfaits qu'ensuite on frappait comme des pesos castillans, pesos de cruz, pesos de tres cuartillos, pesos columnarios, pesos de busto, ducats, marabotins et pesetas. Sous la forme de pièces de monnaie ou de lingots, par des caravanes de mulets et des flottes de galions, les Espagnols enlevèrent 35 578 tonnes d'argent fin au Cerro Rico* de Potosí entre 1545 et 1825. Au cours actuel de l'argent, cette quantité équivaut à environ 17 milliards de dollars. L'ingénieur des mines et ex-ministre bolivien Jorge Espinoza calcule et explique que ce n'est pas une si grande quantité pour autant de temps et que cela ne suffit pas à expliquer la réputation d'extraordinaire richesse de Potosí : le rendement était bas, bien inférieur à celui des entreprises minières actuelles. En fait, le secret de Potosí n'était pas l'argent – ou en tout cas ce n'était pas seulement l'argent. C'était la main-d'œuvre esclave, les coûts d'extraction très bas et l'énorme marge de profit.

L'argent n'était pas la richesse de Potosí. L'Indien était la richesse de Potosí.

« On imposait aux Indiens tous les efforts de vigueur, toute la fatigue du corps et toute l'endurance aveugle, écrivait l'historien Gabriel René Moreno. Ils étaient ce que sont aujourd'hui les bêtes pour l'industrie, ou ce qu'est la vapeur, dont la force brute s'énonce en chevaux. On

disait alors “fardeau de quatre Indiens”, “charrue de sept Indiens”, “treuil de quinze Indiens”, etc. Ils étaient utilisés conformément à la loi, hors la loi ou contre la loi, mais cela n'eut pas d'importance ; le fait est que tous étaient implacablement utilisés. »

À la Casa de la Moneda*, on expose aussi la Virgen del Cerro*, toile anonyme du XVIII^e siècle, le tableau le plus important de toute la collection. Il montre la fusion de deux mondes, l'incaïque et le chrétien : la pyramide du Cerro Rico* se transforme en un manteau de la Vierge couronnée, qui ainsi apparaît comme la déesse montagne, la Terre-Mère, Pachamama* christianisée. On lui met la couronne du Père éternel, le Fils et l'Esprit saint escortés par les archanges Saint Michel et Saint Gabriel – tous ensemble dans une scène céleste soutenue par des nuages de chérubins. Sous les nuages, le dieu Soleil Inti et la déesse Lune Quilla se joignent au couronnement. Des vigognes, des guanacos et des chevaux courent sur le manteau de la Vierge qui n'est autre que les versants du Cerro*. La montagne apparaît sillonnée par un réseau de galeries. On y représente des scènes allégoriques : le fracas qui expulsa les vassaux de l'empereur inca Huayna Cápac quand ils essayèrent de perforer les flancs de la montagne puis, du temps des Espagnols, la découverte fortuite de l'argent faite par l'indigène Huallpa. Au pied du Cerro*, priant et faisant des Actions de grâce, à gauche, il y a le Pape, un cardinal et un évêque ; à droite, on reconnaît l'empereur Charles Quint, un chevalier de l'Ordre de Santiago et un autre noble, peut-être celui qui a payé pour le tableau. Au centre, au pied de la montagne, se trouve la sphère du monde.

C'est-à-dire le globe tout entier, au pied du Cerro Rico* de Potosí.

Après avoir passé une heure sur la place, Alicia a vendu deux pierres ; elle a trente pesos en poche. Elle marche jusqu'à la rue Morales et lève la main pour arrêter une fourgonnette : un taxi collectif. Pour deux pesos, le conducteur la prend jusqu'au quartier des mineurs le plus haut, le plus proche de chez elle.

1| La Vierge du Cerro (N. d. T.).

Elle a visité, une fois, la Casa de la Moneda* avec ses camarades d'école. Elle y a vu les machineries faites de grandes roues et de roues dentées, les fours, les salles de peintures vice-royales, les retables, les chaises tapissées de velours, les tables en nacre, les cadres en feuille d'or, la collection de pièces de monnaie, les salles de l'argenterie : tables en argent, calices en argent, soupières en argent, vases en argent, statues de saints en argent, armures toutes en argent. Mais ce fut autre chose qui l'impressionna le plus.

« Les enfants. »

Dans la salle de l'archéologie, on expose en vitrine plusieurs couples d'enfants momifiés. Certains sont des enfants indigènes des XIII^e siècle et XIV^e siècle, avec la peau collée aux os. D'autres, plus petits, à peine bébés, sont des enfants espagnols ou créoles du XVIII^e siècle avec des casquettes, des habits en dentelle et de petites chaussures.

Le puissant Huayna Capac, onzième roi de Cusco, troisième empereur de Tahuantinsuyo, possédait des tas d'or et des montagnes d'argent. Les statues de ses prédécesseurs qui bâtirent le palais étaient en or ; les arbres, les herbes et les fleurs des jardins étaient en or ; même les pierres pour moudre le maïs étaient en or.

Il affronta les armées d'Indiens Guaranis qui se livraient à de grandes destructions dans ses provinces du Pérou et, après avoir annihilé six mille d'entre eux, il fut reçu à Cantumarca avec de grandes festivités. Il y vit une montagne qu'on appelait Sumac Orcko – la belle colline. Admiratif de sa grandeur et de sa beauté, il dit à ses courtisans : « Elle doit avoir en ses entrailles beaucoup d'argent. »

L'Inca Huayna Capac ordonna qu'on creuse les mines dans la belle colline et qu'on en extraie le riche métal. Ses vassaux apportèrent les instruments en silex et bois dur, gravirent les pentes et sondèrent les filons. Lorsqu'ils commencèrent à en ouvrir les veines, on entendit tonner un fracas qui secoua toute la colline. Une voix rauque déchira le ciel : « Ne prenez pas l'argent de cette colline car il est pour d'autres propriétaires ! »

Stupéfaits, les Indiens cherchèrent le roi et lui racontèrent ce qui était arrivé. En racontant le moment où on entendit la voix, ils dirent potocsi ce qui, dans leur langue, signifie « grand fracas ». C'est de là que dérivait par la suite, en altérant une lettre, le nom de Potosí.

Huayna Cápac prophétisa qu'après lui, des gens qu'on n'avait jamais vus ni imaginés entreraient dans le royaume, enlèveraient l'empire à ses enfants, chambouleraient sa république et détruiraient ses idoles.

Ceci arriva, selon les calculs du chroniqueur Bartolomé Arzáns de Orsúa y Vela, quatre-vingt-trois ans avant que les Espagnols ne découvrent la fameuse colline.

En ce temps-là, écrit Arzáns, les Indiens allaient dans les collines pour apporter les riches métaux car ils en connaissaient les secrets et savaient où étaient les riches filons. Toutefois, quand ils se rendirent compte de la cupidité des Espagnols et des mauvais traitements qu'ils leur infligeaient de façon barbare, ils fermèrent les bouches des mines, et tout ce qu'ils en avaient retiré, ils le jetèrent dans la profonde lagune de Chucuito en l'enterrant à divers endroits, là où ils avaient appris la nouvelle de la cruauté espagnole. La convoitise des Espagnols pour l'or et l'argent fut telle que, non satisfaits de ce qu'ils trouvèrent à l'extérieur, ils maltraitèrent les infortunés Indiens ; contre toute forme de charité, à force de rigueur, ils les obligèrent à révéler les richesses qu'ils connaissaient et, avec beaucoup de violence, ils les forcèrent à extraire les métaux précieux.

Les Indiens, ne pouvant plus supporter cette absurdité, s'en allèrent dans les provinces les plus reculées du Pérou pour y vivre parmi ces nations inconnues ; d'autres mirent fin à leurs jours avec leurs propres mains ; d'autres encore, par groupes de cinquante ou de cent, remontrèrent et se cachèrent dans les ravins et les grottes avec leurs femmes et leurs enfants pour y mourir de faim ; d'autres enfin restèrent sous l'emprise des Espagnols, réduits en esclavage sans raison, loi, ni charité.

C'est pourquoi on peut affirmer que ces Espagnols assujettirent le Pérou à la tyrannie. Ainsi se consommèrent des millions d'Indiens et des milliards d'argent et d'or. Le Pérou finit par ne plus être ce qu'il était du temps de ses monarques.

Les richesses détruites furent temporelles, car commencèrent alors pour les Indiens les richesses célestes avec l'adoration du vrai Dieu.

Certains disent que Diego Huallpa était un berger faisant pâturer des lamas sur les versants du Cerro* ; l'un d'entre eux s'échappa, et il le suivit jusqu'à la tombée de la nuit. Il alluma alors un feu et s'endormit. D'autres disent que c'était un expert en matière d'extraction de l'argent envoyé par les nouveaux gouvernants espagnols pour inspecter la montagne ; ils disent qu'il glissa en route, s'accrocha à une plante de quinoa et l'arracha. Selon l'une ou l'autre version, parmi les restes du feu de camp nocturne ou parmi les racines de l'arbuste, brillèrent des fils d'argent.

Le 1^{er} avril 1545, le capitaine Juan de Villarroel prit possession pour la Couronne espagnole de la montagne que Arzáns décrivit comme le fameux, toujours maximal, richissime et inépuisable Cerro Rico* de Potosí ; singulière œuvre du pouvoir de Dieu ; miracle unique de la Nature ; parfaite et permanente merveille du monde ; joie des mortels ; empereur des montagnes ; roi des collines ; prince de tous les minerais ; seigneur de cinq mille Indiens qui lui enlèvent les entrailles ; clairon qui résonne sur tout le globe ; armée payée contre les ennemis de la foi ; muraille qui empêche leurs desseins ; château et formidable pièce dont les balles les détruisent ; attrait des hommes ; aimant de leurs volontés ; base de tous les trésors ; ornement des temples sacrés ; monnaie pour acheter le ciel ; monstre de richesse ; corps de terre et âme d'argent, qui avec plus de mille cinq cents bouches appelle les humains pour leur donner ses trésors ; connu des quatre parties du monde ; leurs catholiques monarques le possèdent, les autres rois l'envient, toutes les nations l'exaltent, puissant elles l'acclament, excellent elles l'approuvent, prodigieux elles l'exaltent, sans égal elles le subliment, admirable elles le célèbrent et irréprochable elles l'élogient ; à qui ils procurent fougueux son noble argent, ils coupent le vent pour l'acquérir, sillonnent la mer pour le trouver et bouleversent la terre pour l'avoir.

Les noirs emmenés d'Angola ne

supportaient pas le froid ni le mal de l'altitude. Ils retiraient quelques quintaux de roches avant de mourir épuisés.

C'est ainsi que le vice-roi Francisco de Toledo créa la mita* : le travail forcé des Indiens. Au début, les Espagnols calculèrent qu'annuellement 4 500 mitayos* devaient travailler dans les mines de Potosí mais, considérant qu'ils mouraient trop vite, ils décidèrent de les organiser en trois tours – de sorte que chaque groupe travaillait pendant une semaine et se reposait pendant deux. Cette mesure nécessitait 13 500 Indiens annuels, qu'on recrutait dans seize provinces de l'Altiplano et non dans les basses terres afin que le mal de l'altitude n'affectât pas leur rendement. On les forçait à travailler pendant un an, et ils demeuraient libres pendant les six années qui suivaient. Ainsi, en théorie, il y avait un roulement de 95 000 Indiens sur des cycles de sept ans, mais l'immense mortalité de la mine obligeait à en recruter beaucoup plus.

Les mitayos* les plus lointains marchaient presque mille kilomètres jusqu'à Potosí. Les soldats espagnols arrivaient dans les villages et emmenaient les hommes par la force des armes. Ils prenaient aussi les lamas, chargés de sacs de pommes de terre et de maïs, pour s'approvisionner pendant le voyage ; ils prenaient la femme et les enfants de chaque mitayo*, comme otages, afin d'éviter les évasions. Les Indiens se déplaçaient à travers l'Altiplano pendant des semaines à marche forcée. Beaucoup de petits enfants mouraient, tandis que les femmes enceintes avortaient ou accouchaient de créatures qui vivaient à peine quelques heures.

Lors des premiers tours, les mitayos* descendaient terrifiés dans les puits du Cerro Rico*. Ils étaient obligés de ramper le long de tunnels et d'arracher des roches avec des leviers en fer. Quand il n'y avait pas assez de leviers, ils frottaient la paroi avec des cornes de vache et à main nue. Ils passaient une semaine entière sous la terre, somnolant quelques heures, mangeant des bouts de pain et mâchant des feuilles de coca. La coca, condamnée en 1551 par le Premier Concile ecclésiastique de Lima à cause de ses propriétés diaboliques et pour être considérée comme un obstacle à la chrétienté, fut bientôt réautorisée quand on constata que, grâce à ses effets stimulants, les mitayos* pouvaient tenir

deux jours de suite au travail sans manger.

Même ainsi, les Indiens n'avaient pas le rendement suffisant aux yeux de leurs contremaîtres. Juan de Matienzo, auditeur et futur gouverneur de Potosí, envoya un rapport au roi Philippe II en 1567. « Les Indiens sont très craintifs, paresseux et idiots ; ils ont subitement, sans occasion ni raison aucune, des soucis et des colères et si on leur demande quelle en est la cause, ils ne savent pas dire pourquoi. De là vient qu'ils perdent espoir et se pendent qu'ils soient très jeunes ou très vieux, et cela arrive aux Indiens, à n'importe quelle heure, qui pour n'importe quelle petite raison ou crainte, se pendent. Ils sont amis de la boisson, de la soulerie et de l'idolâtrie ; et sous l'emprise de la boisson, ils commettent de graves délits. Fréquemment, ils ont le vice des femmes. Ils sont nés pour servir et apprendre des métiers mécaniques, pour lesquels ils sont habiles. Ils sont très lents et ne veulent en aucune façon qu'on les fasse se dépêcher. Ils sont ennemis du travail et amis de l'oisiveté, si on ne les force pas à travailler. »

Vers l'an 1600, les mineurs avaient déjà atteint les sept cents mètres de profondeur et ils avaient besoin de cinq heures pour remonter à la surface, portant des sacs de trente ou de quarante kilos de minerai ou des énormes outres contenant l'eau toxique qu'ils écopaient dans les galeries.

« Dans les épouvantables autant que riches entrailles de cet admirable mont, écrivit Arzáns, résonnent les échos de coups des barres de fer qui, avec les voix de certains, les gémissements d'autres, les cris des contremaîtres espagnols, la confusion et le travail intolérable des uns et des autres et l'épouvantable fracas des explosions de la poudre, tout ce bruit ressemble aux horribles rumeurs de l'enfer. Innombrables sont ceux qui sont morts dans ses entrailles. Parfois c'est la terre elle-même qui les avale, car ignorants des trous sur lesquels ils passent, ceux-ci s'ouvrent et les ensevelissent ; d'autres fois ils sont enterrés par les roches qui s'éboulent et tombent sur eux ; d'autres fois ils tombent dans ces puits ou lagunes très profondes qu'il y a à l'intérieur et ils s'y noient. Vous les verrez parfois grimper par les cordes, chargés de métal, suant et transsudant, vous les verrez d'autres fois descendre le

long de perches en bois de deux cents ou trois cents toises ou plus ; et parfois vous les verrez faire un faux pas et tomber de cette échelle jusqu'à la mort. Vous les verrez parfois aussi, semblables aux bêtes, marchant à quatre pattes avec leurs charges sur le dos et d'autres fois rampant comme des vers. »

En sortant des galeries souterraines, les mineurs devaient transporter le minerai jusqu'aux machineries en bas de la pente, le triturer avec les moulins, apporter les morceaux les plus prometteurs aux milliers de fours qui brûlaient à l'entrée des mines et séparer l'argent des impuretés avec le feu. Après les premières décennies d'exploitation, quand les filons purs commencèrent à s'épuiser, l'argent blanc, le rosicler ou argent rouge, la millma-barra*, le plomo ronco*, vinrent à manquer, il fallut alors tirer parti des negrillos*, des scories, des déblais – ces pierres plus pauvres qui devaient être amalgamées au mercure pour en extraire l'argent. Le mercure, appelé à l'époque vif-argent, était importé en outre de cuir depuis Almadén (Ciudad Real). Les mitayos* devaient mélanger le minerai avec le mercure et le remuer avec les jambes dans de grandes cuves.

Ils s'empoisonnaient lentement avec le mercure. Ils souffraient de démangeaisons, avaient des fourmis aux bras et aux jambes, saignaient des gencives, voyaient double ou devenaient aveugles, toussaient, s'étouffaient, souffraient de tremblements et trépassaient. En remarquant ces effets, les propriétaires des machineries faisaient spécialement attention aux mulets, parce que ces derniers buvaient parfois l'eau mélangée au mercure et en mouraient. Ils décidaient de les attacher plus loin. De fait, un mulet était plus cher qu'un Indien.

En 1968, un curé qui s'appelait Marcelo raconta à l'écrivain Cees Nooteboom l'histoire d'une maladie porcine qui se propagea dans un campement minier bolivien. Les porcs devaient être sacrifiés parce que le mal pouvait affecter les humains. Cependant, les mineurs cachaient leurs porcs. « Nous les avons avertis : "si vous ne vous débarrassez pas de vos porcs, vos enfants vont mourir". Eux, cependant, restaient fermes devant le lit

sous lequel ils cachaient leurs porcs et nous disaient : “Non, on peut fabriquer un enfant à n’importe quel moment, mais quand aurons-nous à nouveau de l’argent pour acheter un porc ?” ».

Le dévot vice-roi Pedro Fernández de Castro écrivit au roi Charles II depuis Lima, en 1670, pour se plaindre des brutalités qu’on commettait contre les Indiens dans les mines de Potosí et Huancavélica. Comme ces abus avaient lieu sous son mandat, le vice-roi avait une préoccupation : il voyait le salut de son âme en péril.

Le Cerro Rico* fut le nombril de l’univers. Depuis Potosí jusqu’au port océanique d’Arica voyageait une perpétuelle caravane de mulets, chargés de lingots d’argent qui étaient embarqués vers l’Espagne et qui, de là, étaient dispersés – luxes, dettes, guerres – sur les sept mers et les quatre continents. En direction contraire, depuis la côte vers la montagne, montaient les marchandises les plus fines de tous les pays du globe, appelées par la richesse et la cupidité de Potosí ; elles étaient d’abord apportées dans des flottes de galions escortés par la Marine impériale, de Sanlúcar de Barrameda à Portobello, de la traversée de l’isthme de Panamá aux ports de Callao et Arica, et de la côte jusqu’au Cerro Rico* en un cortège de mulets.

« Comme Potosí recueille l’argent, écrit Arzáns, il peut faire venir tout ce qu’on peut ramasser sur la sphère du monde.

« Et pour jouir du précieux métal, les hommes marchent et naviguent avec leurs marchandises, les conduisant à travers des mers distinctes et ignorées, des climats et des provinces, occupant une quantité infinie de navires qui les conduisent de certaines régions à d’autres par la mer du Sud, l’Océan, les mers Méditerranée, Adriatique, Ionienne, Persique, Noire, Indienne, Caspienne et toutes les autres du monde, dévoilant ainsi tous les royaumes, provinces et villes de leur universelle machine à perfectionner les choses jamais vues, pour servir et régaler, de sorte que celles de sa chère Espagne lui envoient chacune un tissu

différent avec lequel elle surpasse les autres ; en premier lieu Grenade, Priego et Jaén avec des taffetas, de la soie et des étoffes ; Tolède, avec des bas et des épées ; Valence et Murcie, avec des satins et des soies ; Madrid, avec des éventails et des étuis ainsi que des jouets et mille autres curiosités ; Séville, avec des bas, des manteaux et des étoffes de tout type ; Biscaye, avec du fer ; le Portugal, avec du fil somptueux ; la France, avec toutes les étoffes, des dentelles blanches en soie, de l'or, de l'argent, de la serge, des chapeaux en peau de castor et tous les genres de lingerie ; la Hollande, avec des toiles et des chiffons ; l'Allemagne, avec des épées, de l'acier et des linges ; Gênes, avec du papier ; la Calabre et les Pouilles, avec des soies ; Naples, avec des bas et des étoffes ; Florence, avec des draps et des satins ; la Toscane, avec des linges précieux brodés et des étoffes d'une admirable merveille ; Milan, avec d'élégants filigranes d'or et d'argent et de riches tissus ; Rome, avec d'importants tableaux et gravures ; l'Angleterre, avec des chiffons, des chapeaux et toutes sortes de tissus en laine ; Venise, avec du verre cristallin ; Chypre, Candie et les côtes de l'Afrique, de la cire blanche ; les Indes orientales, avec de la pourpre, des cristaux, de l'écaille, de l'ivoire et des pierres précieuses ; Ceylan, avec des diamants ; l'Arabie, avec des arômes ; la Perse, Le Caire et la Turquie, avec des tapis ; Ternate, Malacca et Goa, avec toutes sortes d'épices, musc et civette ; porcelaine blanche, la Chine ainsi que des habits d'une soie extraordinaire ; le Cap Vert et l'Angola, avec des Nègres ; la Nouvelle Espagne, avec de la cochenille, de l'indigo, des vanilles, du cacao et des bois précieux ; le Brésil, avec son bois ; les Moluques, avec du poivre et des épices ; les Indes orientales, l'île Margarita, Panamá, Cubagua, Puerto Viejo et beaucoup d'autres avec toutes les sortes de perles qu'on y pêche, telles que la fantaisie, la cadenilla*, media cadenilla*, pierrerie, rostrillo*, medio rostrillo*, berruecos*, aljófár común*, topo*, catorceno*, amarillas*, arena y bromas ; Quito, Riobamba, Otavalo, Latacunga, Cajamarca, Tarama, Bombón, Guamalías, Huánuco, Cuzco et d'autres provinces de ces Indes-ci, avec de riches tissus, du satin, des chiffons, des toilettes, des toiles de coton, des baldaquins, des tapis, des chapeaux et d'autres tissus ; de Cachapoya ils apportent d'admirables découpes

de tissu et de baraúndas travaillés avec le plus grand soin sur de très utiles toiles ; Tucumán, Santa Cruz de la Sierra, Misque, Cochabamba et d'autres provinces et villes se pressent avec grandes quantités de cire, de peaux d'élan, des jonquilles, badiane, miel d'abeilles, coton en copeaux et tissé, des paniers et diverses résines.

« Outre ce qui est mentionné, on trouve en cette Ville, venues de divers endroits du monde, des pierres très précieuses telles que des diamants, émeraudes, pantauras*, rubis, zircons, topazes, turquoises, saphirs, améthystes, calcédoines, rubis pourpres, spinelles de roche, et on a vu en cette Ville deux escarboucles. De même, on trouve des aventurines, des girasols, des grenats, et en abondance des pierres aimantées, des agates, des lignites, des coraux, des jaspes et d'autres pierres précieuses de moins de renom ».

Dans la Maisonnette d'Alicia, il y a deux bidons en plastique fabriqués en Chine. C'est avec ceux-là qu'elle sortira dans un moment chercher de l'eau.

C'est dimanche. Alicia n'a pas travaillé cette nuit et elle passe une matinée tranquille. Elle s'assied à table et fait ses devoirs scolaires : elle doit écrire le résumé d'un programme de radio, avec des nouvelles de Potosí, des interviews et de la musique. Elle écrit dans un grand cahier, avec un joueur de la NBA sur la couverture et des pages quadrillées. Elle trace trois colonnes : sujet, recours sonore, temps. « J'aime aller à l'école, mais parfois j'ai du mal, je suis fatiguée. »

Elle inscrit une liste de nouvelles : des mineurs appellent à la grève parce qu'ils ne veulent pas payer d'impôts, un accident d'autobus avec quatre morts, un match de football entre Real Potosí et Nacional Potosí. Elle note la chanson La ciudad que habita en mí¹ du groupe de rock Otavia et une interview du président des voisins du quartier minier de la Concepción. Elle détaille les questions de l'interview ...

1| La Ville qui habite en moi (N. d. T.).